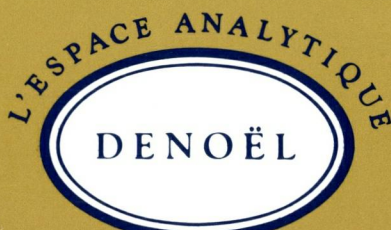


# Journal d'une petite fille

Préface  
de  
Michel Neyraut  
*Lettre-préface de Sigmund Freud*



Extrait de la publication



# JOURNAL D'UNE PETITE FILLE



# Journal d'une petite fille

Préface  
de  
Michel Neyraud

*Lettre-préface de Sigmund Freud*

ADAPTATION DE L'ALLEMAND  
PAR CLARA MALRAUX

L'ESPACE ANALYTIQUE  
*Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni*

DENOËL

© 1928 pour la première publication by éditions Gallimard, Paris,  
© 1975, 1988 by éditions Denoël,  
19, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2.207.23443.6

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Qui était Grete Lainer? Cette question, que ne manquera pas de se poser le lecteur de ce *Journal*, suscita dès la première édition une vive controverse. L'ouvrage avait paru sans nom d'éditeur. Cela suffit, malgré la préface de Freud, mais sûrement en raison de l'inadmissible contenu du journal – ce voile levé sur l'innocence des petites filles – pour déchaîner une enquête. Ce livre était-il un faux? Hélène Deutsch raconte dans son autobiographie qu'on alla même jusqu'à chercher dans les registres des hôpitaux les traces d'une hospitalisation relatée par l'auteur. Face à une véritable enquête policière, traquée, Hermine von Hug-Hellmuth finit par s'en dire l'éditrice, ultime preuve à conviction de l'authenticité du manuscrit. Tous ne furent pas convaincus, Charlotte Bülher s'acharna à démontrer que c'était un faux. Freud, apparemment, resta silencieux; le livre fut retiré de la vente après la troisième édition.

Cette thèse du faux, quoique tenue secrète puisque aucune des nombreuses éditions du *Journal* n'en fit mention, devint dès lors la thèse officieuse. La question est mal posée. Qu'est-ce qu'un faux en la matière? D'autant plus qu'on s'accorde à reconnaître qu'Hermine von Hug-Hellmuth fut la véritable rédactrice du *Journal*. C'est l'opinion de Paul Roazen : « Il semble qu'elle ait eu assez d'imagination pour composer un journal de jeunesse toujours disponible en traduction anglaise (*Journal d'une petite fille*) et préfacé par Freud. On s'accorde généralement à dire que le livre était un faux. » Hélène Deutsch est plus analyste et plus attentive à la vérité en jeu dans ce débat : « Des gens affirmèrent que ce *Journal* était le produit de son imagination, ce à quoi je répondais que si c'était le cas le Dr Hug-Hellmuth était à la fois une bonne psychologue

et un écrivain de talent. » Muriel Gardiner, lors de son passage à Paris, confirmera oralement cette thèse.

La mort de Hermine von Hug-Hellmuth en 1924 jeta un voile d'ombre sur l'origine du manuscrit. Ses circonstances tragiques semblent confirmer le poids d'un indicible secret : elle fut assassinée par son neveu qu'elle avait pris en thérapie. Une semaine avant sa mort, elle avait demandé qu'on ne lui consacre pas de notice nécrologique dans les publications psychanalytiques.

On ne peut, aujourd'hui, s'en tenir à une trop simpliste alternative. Dans le champ du sujet, la vérité a structure de fiction. Ce *Journal* est « fictif ». Ni faussement authentique : nul n'a trouvé la trace de Grete Lainer, ni vraiment faux, au sens où l'on s'achamera à prouver qu'il était pure œuvre « d'imagination ». Dans l'état actuel de nos informations, il témoigne d'un drame. Celui de l'impossibilité pour Hermine von Hug-Hellmuth – dont le vrai nom était Hermine von Hugenstein – de signer de son nom une œuvre où se mêlent sans doute des réminiscences d'enfant, peut-être des fragments d'un « authentique » journal tenu dans l'enfance et sûrement la réécriture – et la relecture – du passé à la lumière de la psychanalyse.

Pour de plus amples informations, le lecteur pourra se reporter aux ouvrages suivants :

- Paul Roazen, *La saga freudienne*, P.U.F., Paris, 1986.
- Pamela Tytell, *La plume sur le divan*, Aubier, Paris, 1982.
- Hélène Deutsch, *Autobiographie*, Mercure de France, Paris, 1986.
- Wolfgang Huber, *Psychoanalyse als Herausforderung*, Vienne, Verband der Wissenschaftlichen Gesellschaften, 1980.

Mme Loïse Thurnauer-Barbey a bien voulu nous communiquer des éléments de sa recherche inédite sur Hermine von Hug-Hellmuth, qu'elle en soit ici remerciée.

On a tenu, pour cette troisième édition française, à conserver le titre original : *Journal d'une petite fille*.

P.G.



## PRÉFACE

*La première édition anglaise de ce journal en 1921 fit l'objet d'une interdiction. Le Frankfurterzeitung qui commentait cette interdiction en attribue l'origine à Alfred Douglas, ami intime d'Oscar Wilde, dénonçant la cochonnerie intrinsèque de cette œuvre enfantine.*

*D'une certaine façon, cet homme avait raison. Nous avons toujours des censeurs, mais nous n'avons plus d'Oscar Wilde.*

*Les temps ont changé, dit-on, c'est bien possible. Mais comment ont-ils changé, voilà le problème.*

*Car la réédition de ce journal<sup>1</sup> pourrait bien faire scandale, elle aussi, mais en quelque sorte dans l'autre sens.*

*Rien, qui dans ce texte ne puisse en effet tomber sous le couperet des idéologies régnantes. Le journal intime d'une petite-bourgeoise dans sa jolie maison bourgeoise, avec son papa si spongieux imbibé d'hypocrisie, allumant entre deux cigares la flamme de quelque convoitise dans l'œil de ses demoiselles. Le fils en tenue de pensionnaire très « chic », très fat, raccourci par quelque pantalon de golf qui semble le faire planer au-dessus des gazons.*

*Le tennis, les fraises, le capitalisme, et les baisers tristes dans les bosquets trop bien taillés. Les mamans soumises, malades*

1. Voir note de 1987, p. 13.

*tricoteuses et culinaires ou bien encore directrices, maîtresses follement éprises de leurs charmes ambigus. L'érotisme, lui, entièrement dévolu aux caprices ancillaires, ratatiné et partant concentré dans les propos grivois des bonnes à tout faire.*

*Tout cela, pour en finir, dans quelques cliquetis de sabres, éclats d'uniformes, permissions, brimades de cadets.*

*Tout cela, on le sait, finira au pas de l'oie, haché menu, brisé, cadencé.*

*Ce monde est révolu, passé et dépassé. Alors, à quoi bon le faire resurgir? Il n'a plus rien à dire, il a épuisé son mystère.*

*Les psychanalystes qui sont gens à rebrousser le poil du temps s'y intéressent toujours, ils n'en finissent plus d'épouser Dora, d'y revenir, de retrouver dans les fleurs fanées pour tout le monde un parfum connu d'eux seuls.*

*Qu'est-ce à dire? Qu'ils sont eux-mêmes toujours ces hommes noirs à redingote éperdus par les lèvres des boutiquières entrevues dans les rues de Vienne? Ou bien que pour eux le mystère n'a pas d'âge? Que les énigmes de l'inconscient sont comme l'inconscient lui-même : intemporelles, qu'une petite fille est toujours une petite fille avec ou sans éducation sexuelle?*

*Peut-être admettront-ils cependant que quelque chose a changé? Qu'ils ont eux-mêmes changé, et que pourtant quelque chose est resté là; éternel dans ce journal comme dans tant d'autres, comme dans Dora et dont l'intérêt toujours nouveau reste digne de leur attention.*

*Une chose au moins a certainement changé, c'est qu'un tel journal peut faire l'objet d'une réédition, mais pas d'une édition. Aucune petite fille n'aurait aujourd'hui l'idée de publier un tel journal, bientôt peut-être aucun enfant ne sera capable (techniquement capable) d'échafauder un tel projet. Tout au plus, quelque psychothérapeute accrédité publiera-t-il le compte rendu de séances enfantines, c'est lui qui tiendra la porte-plume.*

*Ce fait anodin en apparence touche aux réalités les plus troublantes : je veux dire à la mort de la littérature.*

*C'est un bien grand mot, peut-être, mais tout de même quelque*

*chose dans la littérature s'est éteint. Il ne m'appartient pas ici d'en décider les arguments, mais d'y repérer que la psychanalyse y est pour quelque chose, peut-être parce que la psychanalyse est essentiellement une littérature (nous y reviendrons), peut-être tout simplement parce que aucun auteur n'ose aujourd'hui écrire ce qu'un psychanalyste pourrait « expliquer » avec des mots savants, en cela les auteurs ont bien tort, en ce que, d'une part, la psychanalyse n'explique jamais rien mais interprète et, d'autre part, n'invente rien mais suit toujours l'art ou la littérature pour y trouver des arguments qui l'éclairent elle-même mais n'éclairent nullement l'œuvre en question.*

*En ce sens, la psychanalyse ressemble à la vulcanologie : ses adeptes s'avancent vers le volcan et s'en protègent par différents masques, ils croisent alors les gens qui semblent en revenir, les fous et les poètes.*

*Mais avons-nous dit, la psychanalyse est essentiellement une littérature, littérature scientifique si l'on veut, en ce sens le talent de Freud n'est pas un accident heureux au service d'une découverte empirique, il est l'expression d'un nouveau langage, prenant la place d'un autre ordre du langage, il est un nouveau logos (logos signifiant étymologiquement à la fois ordre et langage).*

*Il régnera jusqu'à nouvel ordre.*

*Peut-être la psychanalyse est-elle fondamentalement une littérature parce qu'elle est fondamentalement liée à l'interprétation du langage, peut-être y échappe-t-elle par le fait d'avoir dessiné dans l'espace mental une structure, c'est-à-dire une pensée et, qu'à ce titre, elle est mouvement d'idées et, qu'étant mouvement d'idées, elle ne peut que déchoir en idéologie, c'est à coup sûr en la transformant en idéologie que ses détracteurs la déclarent périmée.*

*Si la psychanalyse est une littérature, et si ce journal est une littérature, il y a là une sorte de confusion, presque de connivence, peut-être plus profondément une racine unique qui fait que la mort de la littérature et la mort de la psychanalyse*

*sont une seule et même mort. Le texte de Dora comme le texte de Grete Lainer, comme les commentaires de Freud semblent issus du même creuset, en tout cas de la même langue.*

*Il n'est pour s'en convaincre que de réfléchir au titre de la première édition française : Journal psychanalytique d'une petite fille, pourquoi psychanalytique ? Ce n'est certainement pas Grete Lainer qui l'a baptisé psychanalytique, mais ce texte pose des questions si conformes aux réponses psychanalytiques et les questions psychanalytiques y trouvent des réponses si conformes à leur formulation que les unes et les autres semblent se compléter pour former une sorte d'emboîtement catéchétique.*

*Cette adéquation trouve son apogée dans le fait même et peut-être dans le fait seul que Freud y ait accordé son intérêt.*

*Dès lors, le journal d'intime qu'il était est devenu psychanalytique. On mesure alors au-delà de cette complicité, de cette adéquation des deux styles, que si leur mort est commune, elle n'est peut-être que temporaire. Je suis en tout cas persuadé que leur sort est lié et que la littérature psychanalytique change ou évolue parallèlement à la littérature de son temps, qu'elle se replie comme l'autre sur elle-même pour se poser la question de sa propre existence.*

*Si en Autriche, en France, en Amérique du Sud, en Italie, la psychanalyse est liée à la littérature et que c'est là un événement qui se traduit dans le commerce, puisque ce sont à ma connaissance les seuls pays où la littérature psychanalytique trouve une audience, c'est qu'il existe une intrication des demandes et des réponses dans la « littérature psychanalytique », la psychanalyse littéraire et la psychanalyse appliquée, et que cette intrication est liée au contexte socioculturel des pays latins. Si dans les pays anglo-saxons, cette littérature prend plus facilement le biais de la psychanalyse des enfants, ou si aux États-Unis l'explication psychanalytique se trouve à la fin des romans policiers, c'est, qu'on le veuille ou non, une façon ou une autre d'opposer à l'opacité du monde une lecture qui se réclame à plus ou moins juste titre d'une pensée psychanalytique.*

*Qu'est-ce donc alors qui a changé? Ou plus exactement où s'arrête ce parallélisme des littératures, et pour revenir à notre première question, pourquoi les psychanalystes retournent-ils aux sources apparemment taries d'un journal enfantin de 1895?*

*Ces questions sont probablement liées par une réponse d'ordre psychanalytique, qui pourrait trop succinctement se formuler ainsi : les temps changent mais l'inconscient ne progresse pas.*

*Il serait plus exact d'écrire ici l'ICS que l'inconscient pour rendre compte de cette rupture de ban avec la logique aristotélicienne qu'a inaugurée l'existence de l'ICS. C'est dire, d'une autre manière, qu'il nous faut imaginer une substance n'ayant ni temps ni espace et, partant, ni forme ni figure et à quoi pourtant il faut restituer un ordre; ordre qui, pour les uns, dérive du symbolique par la primauté du langage, pour d'autres, résulterait d'un contrecoup de forces intrapsychiques en présence.*

*Qu'est-ce donc alors qui a changé?*

*Si l'ICS existe mais ne progresse pas, les temps changeraient-ils tout seuls, sans lui? Cela est du domaine de l'impensable.*

*Alors force est d'admettre que ce sont les rapports de l'inconscient avec les forces qui le contiennent qui ont changé. Tout progrès, remarquons-le, relève de cette nécessité : transformer le rapport des forces entre l'inconscient et ce qui le colmate, et au mieux récupérer de nouvelles forces autrefois maintenues sous le boisseau.*

*Reste à savoir si les idéologies régnautes peuvent se donner la comédie d'un tel changement, si elles peuvent réellement intégrer les forces nouvelles d'un inconscient jadis refoulé, ou simplement produire une mascarade d'innovation.*

*J'appelle idéologie régnaute celle qui aboutit de nos jours à l'éducation sexuelle scolaire, éducation qui témoigne d'un consensus unanime, c'est bien là, me semble-t-il, la cuistrerie la plus bouffonne du XX<sup>e</sup> siècle, le retour le plus saugrenu de la manivelle à casser les idées, le nouveau rouage de la machine à décerveler, on s'attendait à rencontrer quelque censeur austère, on tombe sur le père Ubu. Mais rassurons-nous, les enfants prodiges ne*

*manqueront pas, nous aurons quelques petits Mozarts de la sexologie très en avance sur le programme, l'inconscient ne progresse pas, mais il existe.*

*De cela sans doute la psychanalyse est responsable, non pas directement mais par suite des idéologies bâtardes qu'elle a engendrées, des confusions qui se sont établies entre ses découvertes sur la sexualité infantile et les nécessités d'une libération des forces de contrainte. En sorte qu'à une répression aveugle succède une répression programmée.*

*Le nouveau visage du cuistre sexologue succède à celui du jésuite réformateur, avec quelques nuances... plus souriant, habile au dessin botanique et tolérant bien sûr, très humain aussi, très chagrin de la pollution mais regardant alors là franchement les choses en face. Un chat est un chat, et il n'y a qu'en ville qu'on trouve du vrai pain de campagne.*

*L'idéologie affecte donc avec l'inconscient des rapports différents.*

*C'est qu'aussi le langage a changé, le soupçon s'est porté au cœur même de la parole. Tout le monde sait maintenant qu'on ne peut plus se fier au langage, que les mots sont plus qu'ambigus, que la communication est un leurre et que l'intentionnalité du discours est opaque, même pour elle-même. Bien des auteurs écrivent cela aujourd'hui dans un langage très clair qui est la contradiction même de ce qu'ils avancent. Car le fait le plus important semble leur échapper, à savoir que l'on comprend quand même, que malgré tout la machine à faire du sens fait du sens et que le mensonge fonctionne toujours aussi efficacement parce qu'il veut toujours pour quelqu'un dire quelque chose. Ce changement des idéologies qui est devenu notre nouveau texte manifeste, texte manifeste qui a résorbé les incertitudes du langage en lui donnant le nom de langage incertain, ce nouveau texte manifeste, qui est un nouveau mensonge plus beau, plus léché que le premier, fabrique du sens et récupère ses incertitudes au fur et à mesure de son développement, en sorte que la pensée psychanalytique débouche sur le paradoxe suivant : ce qu'il y*

*a de plus certain dans le langage, c'est la dénégation. Si Grete Lainer dit qu'elle ne veut pas épouser son papa, c'est qu'elle le veut, et si l'élève de nos sexologues dit qu'elle veut épouser son papa, c'est qu'elle le veut aussi. La négation a franchi un degré de plus, elle intègre la dénégation d'une époque et prend le masque d'une affirmation. Nous en revenons toujours à l'histoire fameuse : tu me dis que tu vas à Cracovie pour que j'imagine que tu vas à Linz, en fait tu vas vraiment à Cracovie. Pourquoi me mens-tu?*

MICHEL NEYRAUT

NOTE DE 1987

C'est avec amusement que je relis cette préface de 1974. L'effet, au sens de celui que l'on donne à une boule de billard par un habile coup de queue, était rétroactif : on revenait sur la sexualité par un coup d'éclat qui prétendait à la rendre limpide, explicite et, somme toute, légitime.

La mode, depuis lors, a changé. La mode est aujourd'hui à l'Histoire, autrement dit à ce qui est démodé. Juste retour de la dialectique... C'est que toujours, affectés de la même pensée magique, nous voici adossés à l'an 2000; fascinés comme à l'an 1000 par le zéro. Le nombre nous arrête comme une ligne invisible et le sens piétine de s'y heurter. Voilà nos historiens revigorés, enfourchant à rebours du temps leurs balais et se gardant comme Orphée de se retourner par crainte d'un avenir pétrifié.

Mais l'histoire nous en apprend de belles : ce texte serait apocryphe. Le voici en bonne compagnie, avec Tobie, Judith, les Macchabées 1 et 2, la sagesse, le Siracide et Baruch. En ce qui me concerne, ma religion est faite, je ne crois plus personne.

En 1974 Clara Malraux, Jacqueline Rousseau-Dujardin qui dirigeait la collection et moi-même avons marché, si j'ose dire, comme un seul homme, sans compter notre illustre ancêtre : Sigmund Freud qui déjà avait préfacé ce qu'il considérait comme un joyau.

D'après Paul Roazen suivi par Pamela Tytell ce serait le Dr Hermine von Hug-Hellmut qui aurait tenu le porte-plume. La belle affaire! Si l'on voulait tenir la main de l'innocence il fallait être soi-même bien

innocent! Autrement dit c'est une autre petite fille qui tenait la place de la première et se voulait conforme à la psychanalyse, lui fournir les réponses qu'elle attendait, lui donner caution de réalité, fût-elle littéraire!

Du coup, le titre s'éclaire : *Journal d'une petite fille* s'entend alors au second degré comme est au second degré la puérité civile et honnête dont s'enrobe le pervers.

Comment aujourd'hui donner des conseils à un faussaire pour qu'il tienne un journal conforme à ce que la psychanalyse attend de lui. Parions pour un salmigondis de porno-soft et de visions-hard. La mode a changé, disais-je, mais les petites filles seront toujours modèles. En attendant je vais mettre sur la piste nos plus fins limiers, j'attends la prochaine version, j'y croirai autant qu'à celle-ci.



## LETTRE-PRÉFACE

*Ce journal est un petit joyau. Je crois vraiment que jamais encore on ne pénétra avec une clarté et une sincérité semblables les mouvements de l'âme qui caractérisent, dans les années qui précèdent la puberté, le développement de la fillette de notre société, dans l'état présent de notre civilisation. Nous voyons ici : les sentiments partir de l'égoïsme puéril pour atteindre la maturité sociale; l'aspect que présentent à l'origine les rapports entre parents, entre frères et sœurs, rapports qui, peu à peu, acquièrent solidité et profondeur; les amitiés se nouer puis se rompre, la tendresse chercher à tâtons ses premiers objets; nous voyons surtout comment le mystère sexuel émerge, tout d'abord imprécis, puis, peu à peu, prend entièrement possession de l'âme enfantine; nous voyons le préjudice que porte à l'enfant la conscience de ses connaissances cachées, préjudice qu'il parvient progressivement à vaincre. Tout cela est exprimé avec tant de grâce, de naturel et de sérieux dans ces notes sans art, qu'elles inspireront nécessairement le plus haut intérêt aux éducateurs et aux psychologues.*

*Je pense qu'il est de votre devoir de faire paraître ce journal. Mes lecteurs vous en seront reconnaissants.*

S. FREUD



*Chapitre premier*

**Première année (de onze à douze ans)**





# Journal d'une petite fille

Le *Journal d'une petite fille* fut apporté à Freud par la doctoresse Hermine von Hug-Hellmuth, la première analyste d'enfants, qui eut l'idée d'introduire le jeu dans la cure de jeunes patients. L'auteur, Grete Lainer, une jeune Viennoise, le tint presque au jour le jour, entre onze ans et quatorze ans et demi.

Freud fut enthousiasmé. Dans une lettre du 27 avril 1915, il encourage vivement sa publication : "Ce journal est un petit joyau. Je crois vraiment que jamais encore on ne pénétra avec une clarté et une sincérité semblables les mouvements de l'âme qui caractérisent, dans les années qui précèdent la puberté, le développement de la fillette de notre société, dans l'état présent de notre civilisation. Je pense qu'il est de votre devoir de faire paraître ce journal. Mes lecteurs vous en seront reconnaissants."


Dès sa parution, en 1919, il fut objet de curiosité et de scandale. Ce témoignage de l'éveil de la sexualité féminine sembla trop conforme aux théories freudiennes et trop opposé à l'idéologie régnante. Les petites filles ne pouvaient en savoir autant. La troisième édition, en 1922, fut purement et simplement retirée de la vente. L'Angleterre ne fut pas plus accueillante. La première édition, en 1921, fit l'objet d'une interdiction.

Ce journal est plus qu'un témoignage, c'est une parole conquise, un fragment d'analyse, où un autre est toujours présent. La décision d'écrire vient démentir ceux qui, comme la sœur de Grete, prétendent "qu'un journal n'est pas encore de mise pour d'aussi petits enfants".

ADAPTATION DE L'ALLEMAND  
PAR CLARA MALRAUX

**L'ESPACE ANALYTIQUE**  
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni  
aux Éditions Denoël, Paris



1.88   
ISBN 2.207.23443.6

79 FF TTC